



Le Leading European Newspaper Alliance a donné son nom à LÉNA. Il s'agit d'un partenariat unique entre huit journaux européens dont *Le Soir* est membre fondateur.

EL PAÍS

Fondé en 1976, c'est le plus grand quotidien espagnol. Son site internet est le plus important site d'information en espagnol du monde.

DIE WELT

Le journal berlinois, réputé pour son sérieux et sa ligne conservatrice, est l'un des plus anciens d'Allemagne. C'est le porte-étendard du groupe Axel Springer.

la Repubblica

Fondé en 1976 par une sommité du journalisme italien, Eugenio Scalfari, le journal romain s'affiche comme progressiste. Longtemps géré par la famille de Carlo De Benedetti, il fait désormais partie du groupe Agnelli.

LE FIGARO

Il s'agit du plus vieux quotidien français (1826) encore publié. Sa ligne éditoriale est de droite libérale.

GAZETA wyborcza

Le journal polonais est le dernier arrivé dans Léna. Fondé en 1989 par Adam Michnik, il est profondément démocrate et pro-européen.

Tribune de Genève

Grand titre de la place genevoise, la *Tribune de Genève* a été fondée en 1879 pour la Suisse francophone.

Tages-Anzeiger

Le *Tages-Anzeiger* est un journal suisse germanophone de la région de Zurich, qui a longtemps été le quotidien le plus tiré du pays.

LE SOIR

Quotidien belge francophone, il a été fondé en 1887 et porte depuis une longue tradition d'indépendance.

Les articles non francophones de *Léna* ont été traduits par EuroMinds Linguistics.

Vanter l'écologie et utiliser une **contradiction** de no

Guillaume Pitron, spécialiste français de la géopolitique des matières premières, met en garde : « Le numérique représente une pollution toujours plus importante. »

LE FIGARO

ENTRETIEN

EUGÉNIE BOILAIT

De nouveaux usages numériques vont continuer à émerger tous azimuts sans que jamais nous ne réfléchissions à leur utilité politique, sociale, humaine », fustige le journaliste et réalisateur Guillaume Pitron, spécialiste de la géopolitique des matières premières. « Il faut mettre en rapport les opportunités et les coûts environnementaux qu'ils représentent. Ce qui coûte d'un point de vue écologique, c'est de vouloir tout, tout de suite, tout le temps. »

Pourquoi jugez-vous que le numérique est une source de pollution oubliée ?

Les mots du Web sont souvent ambigus. Le terme *cloud* laisse penser que les espaces de stockage dans lesquels nous accumulons nos données (documents Word, photos, vidéos, contenus numériques) seraient des espaces étherés et cotonneux, sans existence matérielle. La réalité du *cloud* est bien différente. Ce sont des serveurs empilés dans des étagères, elles-mêmes rangées dans des centres de stockage de données, qui sont des entrepôts dont le nombre s'élève aujourd'hui à 3 millions. L'un des plus grands *data centers* (centres de données, NDLR) de la planète, au sud de Pékin, s'étend sur une surface équivalente à celle de 110 terrains de football. La réalité du *cloud* est donc bien différente de ce qu'évoque son nom. Le terme de *dématérialisation* est également ambigu : la grande promesse de la révolution numérique est de pouvoir s'enrichir en limitant l'impact matériel de l'économie numérique, mais c'est en partie un leurre. On retrouve aussi une ambiguïté dans l'expression *réalité virtuelle*, comme si elle ne comprenait aucune autre matérialité que celle des casques.

L'ambiguïté la plus intéressante est peut-être celle véhiculée par le téléphone portable. Quel va être notre seul contact physique avec l'univers matériel du Web ? C'est un téléphone. Qui va aller voir comment on dépose un câble internet sous-marin ? Qui va assister au décollage d'une fusée transportant une constellation de satellites ? Qui va pénétrer dans un *data center* ? Très peu de monde. Ce téléphone, qui est notre seul contact physique avec Internet, est un bel objet et il a été pensé comme tel. Steve Jobs, quand il industrialise le premier iPhone, demande à ses équipes de concevoir un



téléphone inspiré de l'esthétique d'un temple bouddhiste zen japonais, dont les formes sont épurées. Il considère qu'il s'agit de la perfection esthétique et il veut que ses téléphones soient à l'image de ces temples. Résultat : le téléphone est un bijou de simplicité et de pureté. Or, comment ce qui est beau peut-il être sale à la fois ? Nous tenons entre les mains un objet qui crée une ambiguïté, car cette perfection esthétique nous empêche de concevoir l'infrastructure numérique – dont le téléphone n'est qu'une porte d'entrée – comme étant ce qu'elle est, c'est-à-dire aux antipodes de la pureté du téléphone, puisqu'elle est sale, et aux antipodes de la simplicité de l'utilisation de l'iPhone, puisque cette infrastructure numérique est d'une complexité d'utilisation inimaginable.

L'ensemble de l'infrastructure internet, selon Greenpeace, est en passe de devenir la chose la plus vaste que l'homme ait jamais construite : c'est une infrastructure à la fois sous-marine, avec un véritable réseau amphibie constitué de câbles sous-marins (1,2 million de km), ter-

reste (câbles, centres de stockage des données) et, de plus en plus, spatial, avec une montée en puissance de l'internet de l'espace. La crise ukrainienne a accéléré cette dynamique, car on craint que les infrastructures sous-marines ne soient sectionnées par des puissances ennemies. La menace russe consistant à sectionner des câbles sous-marins est prise au sérieux par les Occidentaux. L'ensemble du numérique représente 10 % de l'électricité mondiale, 4 % des gaz à effet de serre ; c'est un impact matériel très fort (trois fois l'empreinte matérielle d'un pays comme la France ou la Grande-Bretagne). Il faut ajouter à cela les mines exploitées pour extraire les métaux qui servent à la fabrication des téléphones.

Vous parlez de dématérialisation, et effectivement, elle s'intensifie chaque jour, du ticket de caisse envoyé par mail aux interfaces administratives. Sauvera-t-on la planète en ayant un recours massif aux technologies numériques ? Le papier est-il plus polluant que le mail ?

Non, nous ne sauverons pas la planète en ayant un recours massif au numérique, car Internet, et le numérique en général, représente une pollution toujours plus importante. Les chiffres que j'ai donnés datent d'avant le covid, c'est-à-dire avant les apéros et réunions Zoom, et avant l'accélération de l'e-commerce comme

du télétravail. Avant la pandémie, on estimait que la consommation énergétique du numérique serait multipliée par deux à l'horizon 2025 : on parle de 20 % de consommation de l'électricité, de 7 à 8 % des émissions des gaz à effet de serre. Nous sommes sur une tendance négative, avec une hausse de l'empreinte du numérique. Cela pose d'ailleurs la question importante du paradoxe de la nouvelle génération : elle est la « génération climat », mais également celle qui utilise à outrance ces outils numériques dont elle ne comprend pas toujours les impacts écologiques.

Difficile, compte tenu de cette dynamique, de parler d'un numérique respectueux de l'environnement. Cela ne veut pas dire que l'on doit refuser cette technologie. On a besoin des téléphones, des *clouds*, des services numériques pour travailler. Le problème vient plutôt de notre utilisation irraisonnée du numérique. Nous l'utilisons sans aucune espèce de parcimonie, allant jusqu'à parler de crypto-monnaies, de NFT (*non fungible tokens*, jetons non fongibles en français, NDLR), de métavers, qui sont des technologies dont l'utilité sociale reste à démontrer et dont l'impact environnemental est colossal. De nouveaux usages numériques vont continuer à émerger tous azimuts sans que jamais nous ne réfléchissions à leur utilité politique, sociale, humaine. Il faut mettre en rapport les opportunités et les coûts